

LARGE Jean-Marc (2022) – *Sur les rives du Marais poitevin avant la conquête romaine*, Centre vendéen de recherches archéologiques, 208 pages, ISBN : 978-2-491575-10-6, 18 €.

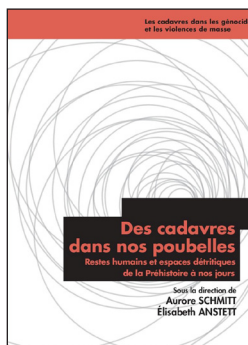
Attrayant, bien écrit et fort bien illustré, ce livre a été rédigé pour être accessible au plus grand nombre sans transiger par trop avec toute la complexité et la diversité des faits archéologiques dont l'auteur connaît très bien la documentation locale et régionale, jusqu'aux découvertes parmi les plus récentes. Car l'auteur est aussi un acteur incontournable, de très longue date, pour la recherche archéologique sur ces périodes de la Préhistoire récente et de la Protohistoire dans le sud du département de la Vendée. L'ouvrage se lit facilement, d'une seule traite, et sera de nature à satisfaire la curiosité d'un très large public. Une centaine de pages concernent les vestiges archéologiques des sociétés du Néolithique aux âges des Métaux, principalement dans le sud du département de la Vendée, et une cinquantaine de pages traitent du site d'Auzay. Les dernières synthèses parues sur ce sujet dataient d'une vingtaine d'année, avec un ouvrage sur la Préhistoire du Poitou paru chez Ouest-France ou un beau livre plus grand public sur les premiers paysans du golfe (des Pictons) paru chez Patrimoine et Média, et plus récemment un inventaire des sites archéologiques de la Vendée publié par Geste Editions. Les travaux de Roger Joussaume et de Jean-Pierre Pautreau restent un socle solide pour l'état des connaissances sur la question, mais quelques découvertes plus récentes – notamment en archéologie préventive – méritaient également d'être prises en compte.

Un peu moins d'une cinquantaine de pages sont consacrées à la période du Néolithique, et autant pour ce qui est des âges des Métaux. C'est certainement pour cette seconde partie que les découvertes récentes furent les plus nombreuses, les plus fournies. L'exposé des faits, la présentation des vestiges matériels, sont ici développés

de façon à la fois précise et synthétique, très complète également. On ne saurait tenir rigueur à l'auteur de ce que certaines de ses propres découvertes, plus récentes encore que la rédaction de cet ouvrage, comme à Bouin par exemple pour le Néolithique ancien et moyen, n'aient pas pu y être mentionnées. Sur la carte de la figure 45, on s'étonne aussi que seuls figurent les « sites à sel » du nord du Marais poitevin. Un autre point fort de cet ouvrage est une présentation actualisée de données pour parties inédites, car issues des toutes dernières campagnes de fouilles, sur le site d'Auzay. On comprend alors combien l'état des connaissances sur ce site régional majeur a progressé, et les spécialistes pourront du moins se référer à ce texte dans l'attente des publications scientifiques passionnantes qui ne manqueront pas d'être proposées à l'avenir.

Mais parfois aussi le style assez libre de l'auteur l'amène à des formulations un peu tranchées, pour les unes, voire un peu contestables ou incertaines, pour d'autres, lorsqu'il s'agit de rendre compte de ce qu'il a retenu des avancées de la recherche archéologique ces dernières années, beaucoup plus largement et souvent sans liens étroits avec les données strictement locales ou régionales : populations de chasseurs-cueilleurs violemment exterminées par les premiers colons du Néolithique (Herxheim) ; hiérarchisation sociale exacerbée au Néolithique moyen, sur la base de réalisations monumentales et de réseaux d'échange d'objets à très haute valeur ajoutée (pourtant sans commune mesure, ici, avec ce qui s'exprime dans le golfe du Morbihan, par exemple) ; origine ibérique (voire celtique...) du Campaniforme, sans réellement faire état des mouvements migratoires que les études ADN ont récemment mises en exergue (Yamnaya) ; glissement vers une société de classe au cours des âges des Métaux ; etc. Quant au culte du cerf attribué aux populations du Néolithique, peut-être en saurons-nous un peu plus lors de prochaines publications sur le site d'Auzay. Au final, le lecteur aura d'autant plus de plaisir à prendre connaissance de ce petit livre de vulgarisation scientifique que, visiblement, l'auteur a lui-même souhaité se faire plaisir, avec une générosité, un sens du partage et un enthousiasme communicatif.

Luc LAPORTE



SCHMITT Aurora, ANSTETT Elisabeth (dir.) (2020) – *Des cadavres dans nos poubelles : restes humains et espaces détritiques de la Préhistoire à nos jours*, Paris, Éditions Pétra (coll. Les cadavres dans les génocides et les violences de masse), 302 p., 29 €.

L'ouvrage accroche d'abord par un titre choc, mais trompeur. Comme on le voit au fil des articles, la concomitance des cadavres et des déchets est l'exception. Le

sous-titre est bien plus conforme à la problématique générale de l'ouvrage : le rapport entre les restes humains et les déchets, rapport envisagé selon les cas du point de vue topographique, catégoriel, symbolique ou juridique. Les douze textes proposés renvoient principalement à deux disciplines, l'archéologie et l'anthropologie culturelle, mais le panel est en réalité assez large : préhistoire, archéologie historique sinon histoire, ethnographie, sociologie...

L'introduction précise que le recueil résulte d'un travail collectif mené en février 2018 à la Faculté de médecine d'Aix-Marseille. La formulation ne permet pas d'en connaître la teneur : une réunion de travail, un séminaire plus large voire un colloque. Ce n'est sans doute guère

essentiel dans la mesure où les éditrices n'ont visiblement pas cherché à faire converger artificiellement des chercheurs travaillant une matière finalement hétérogène, dans des contextes et des champs disciplinaires variés. Aucun article n'a de prétention synthétique ou l'ambition d'une réflexion globale sur une thématique : il s'agit de douze études de cas. En revanche l'organisation interne offre un panachage réussi, notamment dans la seconde moitié de l'ouvrage où la succession des articles fait alterner de manière convaincante les disciplines.

D'avantage qu'une thématique commune, les différentes études partagent deux termes : reste humain et déchet. Concernant le premier, il peut s'agir aussi bien de molécules d'ADN que de cadavres entiers, en passant par les fragments de n'importe quel tissu humain et les ossements isolés, emblématique comme la tête osseuse ou bien plus anonyme à l'image du fragment de côte. Le terme déchet est également envisagé sous des angles divers : la réification de la dépouille ou du reste humain, le parallèle métaphorique entre l'accumulation de vestiges humains et celles des détritiques, l'insertion du cadavre dans un espace voué, anciennement ou non, à l'accueil des déchets, ou même dans un espace en ruine, enfin un espace dans lequel des déchets ont également été recueillis, qu'ils y soient parvenus conjointement ou non.

Certaines difficultés sont inhérentes à la documentation. Dans le cas du Paléolithique, les contextes archéologiques constituent un écueil majeur. On ne connaît que des sites d'habitats, ouverts ou en grottes. Très rarement, une ou quelques sépultures sont découvertes en leur sein ou dans leur environnement immédiat. Évoquer « les pratiques funéraires » d'un techno-complexe paléolithique sur le fondement de ces quelques témoignages apparaît bien présomptueux. D'un autre côté, on retrouve régulièrement des vestiges humains, dents ou os, parmi les autres catégories de vestiges. Si le contexte sépulcral offre le confort d'une première clé de lecture pleinement signifiante – la sépulture –, les vestiges épars n'ont a priori en commun que le contexte archéologique de leur découverte. De plus, la dispersion de ces restes au sein des débris domestiques était nécessaire à leur découverte : tous les vestiges situés en dehors de ce périmètre sont hors de portée des archéologues. L'enchaînement des gestes, funéraires ou autres, délibérés ou involontaires, qui conduit à la distribution finale des vestiges est évidemment la question centrale (Trinkaus *et al.*, p. 15-33).

Plus largement, la même interrogation se pose à toutes les découvertes de restes épars, qu'il s'agisse du Paléolithique, du Néolithique ou de la Tène : quelles sont les étapes qui ont mené de la mort de l'individu à l'inclusion finale du ou des vestiges dans le creusement ou sur la surface où ils ont été mis au jour ? La durée du processus influe vraisemblablement sur la manière dont ces vestiges étaient perçus : reste ultime d'un sujet à l'identité connue, ossement humain d'un défunt du groupe ou inversement d'un étranger, d'un ennemi peut-être, ou bien un objet dont la nature n'est plus questionnée (Wermuth et Payne, p. 201-225). Entre le dépôt volontairement dégradant du reste d'un individu précis au milieu

des déchets et la réification inéluctable des dépouilles humaines, le champ interprétatif est très ouvert. En outre, les restes humains ne peuvent être mis au jour que dans des contextes attestés pour la région et la période considérée. Lorsqu'un contexte archéologique ne comporte que des fosses rondes, les restes humains, à partir du moment où en retrouve, en proviennent nécessairement (Lefranc et Chenal, p. 35-51). Qu'il existe un système cohérent pour le Néolithique rhénan n'apparaît pas clairement (la liste des possibles apparaît sans limite) : l'interprétation se concentre sur les restes épars, les portions de squelette et, de manière prudente, des cas de sujets moins déposés que jetés qui sont mobilisés pour une hypothèse de rejets post-sacrificiels. Pourquoi pas, aimerait-on dire, mais les mentions érudites puisées dans l'ethnographie ne constituent en rien une démonstration.

Le discrédit jeté sur une dépouille et le traitement avilissant dont elle est l'objet n'implique pas de l'assimiler matériellement à un déchet. Le *Kwopo'oh* est avant tout une décharge symbolique, chez les Bamiléké (Wassou-Ladjinou, p. 77-93). C'est un espace de relégation pour les mauvais morts. C'est l'opposition avec les autres morts qui permet de les identifier comme des déchets. Inversement, dans le pays Kabyè, c'est le jeu de miroir inversé qui permet d'associer les têtes d'ennemis à du fumier (Daugey, p. 53-73). Ces lectures structurales montrent l'importance des symboles dans le traitement funéraire. Des mauvais morts ne valent pas plus que des déchets, et les têtes des ennemis mis à pourrir en tas sont une forme d'engrais pour le groupe social.

L'exclusion d'un groupe d'individus du cimetière « commun » se comprend directement comme une relégation. Que l'espace sélectionné soit finalement une décharge ne fait qu'objectivement renforcer la déconsidération dont ces morts sont l'objet. Pour autant, les exemples proposés sont ambigus. Le cimetière de migrants, en Tunisie, est implanté sur une ancienne décharge, mais aussi sur un terrain dont dispose la commune à proximité de la ville et de la plage où sont retrouvés les corps (Zagaria, p. 173-200). La gestion communautaire sinon familiale des cimetières « usuels » semble une cause majeure de l'exclusion de ces morts étrangers. Dans l'Algarve, la concomitance des inhumations avec l'utilisation de la décharge n'est pas explicitée : surtout, c'est la léproserie qui semble d'abord avoir déterminé le lieu retenu pour les inhumations (Ferreira *et al.*, p. 159-171). L'interprétation du cas byzantin est bien plus ouverte. Les morts évoqués n'ont pas rejoint l'espace le plus commun, mais la complexité du monde byzantin, en Asie mineure pour les XI^e et XII^e siècles, n'autorise pas même à conclure catégoriquement à des gestes négatifs les concernant (Laforest et Selsvold, p. 138-158) : la non-appartenance des défunts à la communauté locale ne signe pas directement un statut inférieur. En outre l'association morts-dépotoirs est très relative. Il s'agit essentiellement de bâtiments ruinés, et au vu de l'écart chronologique, cela peut n'être qu'une coïncidence. Connaît-on toujours l'usage passé des terrains retenus pour l'implantation des cimetières, dans la France d'aujourd'hui ?

Il n'est jamais normal d'inscrire sciemment les cadavres au milieu des ordures. Dans deux cas présentés dans l'ouvrage, la situation relève essentiellement du fait divers. Le caractère anecdotique, sur le simple plan statistique, ne préjuge pas de la valeur individuelle ou sociale de ce type de contexte. Pour l'exemple contemporain argentin (Perelman, p. 109-135), il y a ainsi une lecture politique qui n'est pas possible pour l'époque médiévale, en Normandie (Thomann *et al.*, p. 95-107). Dans ces deux cas, la norme est bien connue, c'est l'inhumation en cimetière. On conçoit aisément la difficulté si tel n'était pas le cas et que ces morts hors normes fussent les seuls identifiés.

Enfin, les interventions sur les corps vivants, les analyses menées sur les corps morts posent de manière renouvelée la question de l'humain. Du point de vue philosophique, et par voie de conséquence juridique, est-ce qu'un fragment matériel infime d'un être humain ou une molécule humaine lie encore les personnes qui les étudient, les analyses ou les stockent au respect dû à la personne humaine ? Peut-on réifier sans autre forme de procès de tels parcelles humaines et donc à la fin de la chaîne d'utilisation les assimiler aux déchets communs ? L'exemple du laboratoire de la police de Rio de Janeiro montre en outre que l'éthique doit s'accommoder des réalités matérielles (Fonseca et Grazinoli-Garrido, p. 227-251). Enfin, si le sort de la dépouille et des restes ultimes est déjà une difficulté, comment faut-il considérer les restes d'un être qui n'a pas été enregistré comme tel ? Les problèmes posés par les corps des fœtus ne trouvent aucune réponse satisfaisante qui conjugue les plans sentimental, juridique ou philosophique (Charrier *et al.*, p. 253-279). Plus qu'un véritable encadrement formel, ce qui est proposé est une adaptation des pratiques guidée par les revendications des parents.

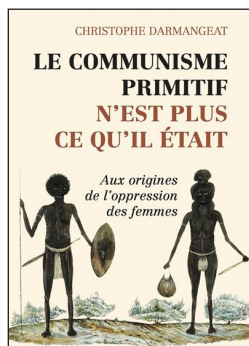
Les douze études qui nous sont présentées sont, ainsi, disparates. L'hétérogénéité n'est pas tant créée par la juxtaposition de disciplines différentes.

L'entremêlement des contributions issues de l'archéologie et de l'anthropologie culturelle fonctionne plutôt bien et l'on ne saurait trop conseiller aux praticiens de l'une et l'autre disciplines de s'intéresser aux propos des « autres ». Il n'y ni modèle ni interprétation toute faite à retirer, mais bien des éléments pour nourrir la réflexion sur le monde des morts en général. De fait, le caractère disparate de l'ouvrage tient aux différentes lectures du sujet. Si dans tous les cas les deux termes « restes humains » et « espaces détritiques » sont bien pris en compte, le rapport entre les deux et les interrogations qu'il suscite varient du tout au tout. Il est dommage que seuls quelques articles tentent une interprétation de ce rapport, laissant au lecteur le soin d'envisager la valeur universelle de chacun des propos. Du point de vue social, la mort est bien un processus au cours duquel le sujet peut à tout moment devenir déchet. Il peut s'agir de la totalité du cadavre dans le cas d'une mauvaise mort, ou d'une partie du corps dans le cas d'une relique « inversée » ou d'un extrait conservé dans un but pratique, voire de restes dont l'identité du propriétaire ou même la nature humaine est oubliée. La relégation du mort peut même être la conséquence inéluctable de celle du vivant avant le décès.

On pourra éventuellement regretter l'absence d'une véritable synthèse, mais la diversité des situations eût sans doute rendu l'exercice artificiel. En tout état de cause, il s'agit d'un ouvrage plaisant, où les cas abordés sont souvent présentés de manière très factuelle, mais dont la diversité brise la monotonie.

Philippe CHAMBON

CNRS-UMR 7206 Éco-anthropologie
Musée de l'Homme
17 place du Trocadéro
75116 Paris



DARMANGEAT Christophe (2022) – *Le communisme primitif n'est plus ce qu'il était. Aux origines de l'oppression des femmes*, Toulouse, Éditions Smolny, 396 p., 20 €.

Il s'agit de la troisième édition de cet ouvrage paru en 2008 puis en 2012. À l'occasion de cette nouvelle mouture, j'ai pensé que les lecteurs de la SPF seraient intéressés par ce livre, comme je l'ai été, pour son apport à la réflexion archéologique. Il relate les formes de l'oppression des femmes et de la domination masculine à travers le monde, chez les chasseurs-cueilleurs, les horticulteurs, les pasteurs et autres agriculteurs et met en lumière ce que ces informations nous apprennent sur l'origine des inégalités entre les sexes. Notons en premier lieu qu'il s'agit de la seule

thèse en langue française sur ce sujet, voire de la seule synthèse tout court.

Le style d'écriture est vif, plaisant, très clair. La documentation mobilisée est impressionnante et concerne toutes les régions du globe : horticulteurs avec ou sans richesse, chasseurs-cueilleurs sans richesse, d'Amazonie, de Nouvelle Guinée, de la Terre de Feu, du Groenland et d'Alaska, d'Australie, d'Afrique, d'Amérique du Nord et du Sud, d'Asie et d'Europe. Un atlas des peuples cités – de même qu'un index – est disponible à la fin de l'ouvrage ainsi qu'une imposante bibliographie. Un index des noms de personnes est également fourni.

Le livre s'ouvre sur une préface rédigée par l'auteur, également publiée dans la revue *La Pensée* où elle est intitulée « Le matriarcat primitif n'est plus ce qu'il n'a jamais été ». Christophe Darmangeat y explique que les modifications depuis de l'édition 2012 ont été marginales, cette préface en étant l'apport principal. Cette dernière lui permet de situer son propos dans le contexte des années 2020, particulièrement fructueux en productions sur les